



Jacques De Decker

# Littérature belge d'aujourd'hui

*La Brosse à relire*



chroniques

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et [Cairn.info](http://Cairn.info), qui ont réalisé le présent volume.

[www.espacenord.com](http://www.espacenord.com)



FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES

© 2015 Communauté française de Belgique pour la présente édition

ISBN : 978-2-87568-031-0

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.  
Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Jacques De Decker

# Littérature belge d'aujourd'hui

La Brosse à relire

chroniques

*Choix de Tanguy Habrand et d'Hubert Roland*

*Postface d'Hubert Roland*



## Jacques De Decker, un médiateur attentif de la vie littéraire belge

Le présent volume rassemble une partie significative des chroniques que Jacques De Decker a consacrées aux lettres belges francophones, entre 1971 et 2010, dans le cadre de son activité de journaliste littéraire pour le quotidien *Le Soir*. Certaines de ces critiques ont fait l'objet d'une édition dans deux volumes, *Les Années critiques* (1990) et *La Brosse à relire* (1998). Ce corpus a servi de noyau à la présente édition, foncièrement élargie et actualisée, représentative du travail accompli dans la durée par Jacques De Decker.

Le résultat de ce travail offre le parcours original d'un observateur averti à travers une période particulière de la littérature belge : celle qui s'est écrite et s'est vécue dans le contexte de la nouvelle Belgique fédérale. Les bases de celle-ci ont été posées au début des années 1970, pour sans cesse évoluer jusqu'à aujourd'hui dans le sens d'une plus grande autonomie des communautés linguistiques et régions du pays. Certes, ce nouveau cadre institutionnel ne détermine pas en lui-même l'essence de la littérature, qui œuvre bien au-delà des contraintes territoriales et des logiques de redécoupage politique. Mais le dynamisme lié à cette nouvelle phase de la vie du pays n'est pas

non plus resté sans répercussions sur la vie culturelle. Elle a par exemple signifié, comme le rappelle régulièrement De Decker, la fin d'une littérature flamande écrite en français. Dans le même temps, de nouvelles générations d'auteurs et d'auteures ont façonné un nouveau visage de la littérature belge de langue française et ont su tirer profit de cette conjoncture pour lui donner une visibilité nouvelle et un rayonnement international.

Constamment à l'écoute, Jacques De Decker s'est imposé comme un médiateur attentif de la vie littéraire, découvrant de nouveaux talents et les mettant en lien – parfois à leur insu – avec la tradition dont ils sont les héritiers. Rendant visibles les auteurs dans l'espace public, il s'est montré très attaché à mettre en valeur la pertinence du regard de la littérature sur les questions de société, sans toutefois jamais renier à la création son droit à une intemporalité sans concession.

Jacques De Decker ne se pose pas, dans les textes qui vont suivre, en historien de la littérature. Il revendique au contraire une bonne dose de subjectivité – plutôt que l'exhaustivité ou même la représentativité – dans le choix des auteurs et des textes qu'il s'est plu à mettre en lumière au fil des années. Dans un souci de lisibilité, c'est donc l'ordre alphabétique par nom d'auteur qui a présidé au classement des chroniques. À l'intérieur de ces sections biographiques, chaque article est répertorié en fonction de sa date de parution, pour qu'apparaisse au mieux la succession des œuvres.

**Hubert Roland**

# PRÉFACE

## **Une littérature qui se dépêche**

On a tout dit sur la critique littéraire, sur ses enjeux, sur ses méthodes, sur ses ruses, sur ses faiblesses. Je me suis amusé un jour à énumérer ses péchés, et elle n'échappe, de fait, à aucun de ceux que l'on dit capitaux. Orgueil, envie, avarice, luxure, gourmandise, colère et paresse peuvent, d'évidence, lui être imputés. Et n'est-ce pas tomber dans au moins deux de ces travers que de rassembler ses textes critiques ? N'est-ce pas se monter du col que de croire que des articles écrits à la petite semaine sont susceptibles, longtemps après leur parution, d'encore intéresser les lecteurs ? Et les republier tels quels plutôt que de retraiter la matière dont ils traitent, n'est-ce pas répondre à une flemmarde loi du moindre effort ?

Borgès disait que le journalisme, c'est de la littérature qui se dépêche : elle se pratique dans la hâte, s'imprime aussi prestement, se consomme aussitôt, et s'oublie aussi vite, ajoute-t-on. Voire... Certes, les journaux ne se conservent pas, ou servent bientôt à d'autres usages que ceux de la lecture. Mais, dans la mémoire des lecteurs, ils laissent une trace, en ce sens qu'ils ont contribué à forger une opinion, à lancer des engouements, à saper

des réputations. Ce ne sont pas les essayistes et les chercheurs qui font la renommée des écrivains. Ils viennent après coup, bardés de références et de grilles, et étayent ce que les cheveu-légers de la presse ont débusqué.

Or, ces premières salves exégétiques permettent de saisir, à la racine, comment une œuvre a été perçue de son temps, au moment où la parution du livre faisait événement, au même titre qu'une réforme gouvernementale, un krach boursier, un mariage princier ou un record du monde.

Le critique de quotidien est un reporter envoyé en première ligne de la bataille des lettres. Il reçoit les livres de plein fouet, se plonge dans leur lecture avant les autres, et couche sur le papier ses impressions. Pour ma part, j'ai toujours visé à ce que cette relation soit la plus objective possible. Un critique, comme tout un chacun, a ses goûts, ses préférences, ses fantasmes privés. Il ne doit pas se référer seulement à ceux-ci lorsqu'il s'exprime publiquement, puisqu'il s'adresse à des lecteurs susceptibles d'avoir les inclinations les plus diverses. Son guide, c'est la recherche de la qualité où qu'elle se trouve et, au-delà, puisqu'il est aux avant-postes, celle de la nouveauté, de ce qui est prometteur d'une voie inexplorée, d'une voix inouïe.

### **Jacques De Decker**

(Extrait de la préface de *Les Années critiques*.  
*Les Septantrionaux* (Ercée, 1990), d'où sont extraits,  
comme de *La Brosse à relire* (Luce Wilquin, 1999),  
la plupart des textes repris dans cet ouvrage)

## Jean-Baptiste Baronian

### *La Belgique fantastique*

Qui l'eût cru ? La Belgique exporte de la peur. Ce pays apparemment inoffensif compte, toutes proportions gardées, la plus impressionnante densité de maîtres du mystère et d'explorateurs des zones de l'épouvante. Si, jusqu'à présent, on ne pouvait que le supposer, voici qu'une passionnante anthologie précédée d'une excellente étude le démontre à suffisance. Après l'Amérique, la France, l'Allemagne, l'Angleterre et la Russie, voici que la Belgique entre elle aussi dans la série des florilèges du fantastique que publient les éditions André Gérard. Ce livre important par son volume l'est plus encore par son contenu : *La Belgique fantastique avant et après Jean Ray* est un inventaire d'une richesse insoupçonnée.

Jean-Baptiste Baronian, qui est le maître d'œuvre de l'ouvrage, lutte sur tous les fronts du fantastique. Directeur littéraire chez Marabout, il ne cesse de révéler des auteurs nouveaux, ou d'en repêcher qui étaient tombés dans l'oubli. Écrivain lui-même, il sait l'art de distiller l'étrange. Ce n'est donc pas en observateur qu'il approche le phénomène, mais en homme de métier qui le vit de l'intérieur. Sa préface contient dès lors une

analyse originale des raisons d'être de cette singulière prospérité de l'inquiétude littéraire en nos contrées. Selon lui, le goût du fantastique chez les écrivains belges serait dû avant toute chose à une volonté de rompre avec une mentalité casanière et conformiste. « Le fantastique belge, écrit Baronian, est par excellence un fantastique de réaction. » La morosité pluvieuse aurait provoqué un « lâchez-tout » de l'imaginaire. À quelque chose, malheur est bon.

Baronian a organisé son anthologie autour de la figure de Jean Ray, dont le *Psautier de Mayence* constitue le foyer du livre. Mais l'ensemble présente une cohérence manifeste, qu'il ne doit pas seulement au rayonnement de ce chef de file. C'est ainsi que l'on trouve, parmi les précurseurs, des textes que ne désavoueraient pas certains contem porains. *Débonnaire Milaine*, extrait des *Contes inquiets*, de Pol Demade, publiés en 1898, ne déparerait pas, par sa puissance dans l'humour macabre, un recueil à paraître demain. De même, les contes de Jean Muno ou d'Anne Richter, par leur rigueur et leur maîtrise toutes classiques, auraient fait bonne figure en tête du volume.

S'il n'a, bien entendu, négligé aucun des grands maîtres, Eekhoud, Hellens, Thiry, Ghelderode, Owen, Sternberg ou Prévot, Jean-Baptiste Baronian s'est plu à retenir des textes d'« outsiders » qui montrent que la tentation du fantastique peut gagner des écrivains qui en semblent, de prime abord, éloignés. *La Lumière noire*, d'Albert Ayguesparse, en est un exemple, de même que *Le Ghoum*, d'Albert Dasnoy qui, on s'en souvient, a délaissé un temps la critique d'art pour publier un admirable recueil, *La Longueur de temps*. Mais on n'en finirait pas de dénombrer les mérites d'un livre qui, avant d'être un bilan littéraire, se lit surtout avec un plaisir sans partage. Une anthologie qui ne distille pas l'ennui, mais une certaine qualité de frissons,

quel délice !

(1975)

### *Scènes de la ville obscure*

Nous avons le Dublin d'*Ulysses*, le Londres de *Mrs Dalloway*, voici, toutes proportions gardées, le Bruxelles de *Scènes de la ville obscure*. Les écrivains belges, par tradition, ont souvent la pudeur des sites. Ils situent soit l'action de leurs romans dans des cadres français qu'ils connaissent mal, ou débaptisent les lieux pour mieux les insérer dans un univers de fiction. Baronian, lui, ne se contente pas de citer explicitement Bruxelles, il fait de la ville en forme de cœur le premier personnage de son récit. Son héros-victime en arpente les artères diurnes et les boyaux nocturnes et – c'est là sans conteste une grande première romanesque – il se déplace autant à pied qu'en métro. On s'avise soudain que des noms de stations bruxelloises n'ont rien à envier aux Denfert-Rochereau et aux Sèvres-Babylone qui faisaient rêver les surréalistes.

Baronian réussit d'ailleurs à transposer la cité qu'il décrit minutieusement, et à lui conférer une aura véritablement surréaliste. On est moins chez Magritte ou Delvaux que chez Chirico, dans un décor citadin désert et silencieux sur lequel pèse une mystérieuse menace. Et ici, les menaces se précisent, puisque la terreur règne à Bruxelles où, à tous moments, des « miliciens » peu vent surgir, qui détruisent et massacrent sur leur passage. Dans ce cadre apocalyptique, le « il » de Baronian entreprend la quête d'un *locus solus* (la référence à Raymond Roussel est évidente, et avouée) qui n'est autre que la Grand-Place, ce « riche théâtre » que célébrait Cocteau.

Que l'on n'imagine pas un livre lugubre et angoissant. Baronian s'amuse à se faire peur, et déambule sur la ligne de faite qui sépare le tragique du grotesque. Les interlocuteurs de son Joseph ne sont pas les premiers venus : James Joyce et Wilhelm Reich errent eux aussi dans ce labyrinthe, comme Marilyn Monroe, Élisabeth II ou Angela Davis, auxquelles le protagoniste fait subir les plus délicieux sévices. *Scènes de la ville obscure* est une farce pathétique et irrésistible, un *Château* dont l'humour apparaîtrait enfin au grand jour, un délire de Woody Allen qui exhiberait ses déchirures. Baronian est futé, mais il nous possède avec notre consentement, car même ses ruses sont sincères.

(1977)

### ***Place du Jeu de balle***

Ce dimanche-là pourrait très bien être, pour les bro canteurs de la place, un matin comme les autres. Les vrais fouineurs seraient au rendez-vous dès l'étalage des objets et la vidange des boîtes. Ils savent que les aubaines ne font pas long feu : il s'agit d'être les premiers à les repérer. Après quoi viendraient les promeneurs, les touristes, ceux à qui on peut, avec un peu d'habileté et d'éloquence, refiler une porcelaine quelconque en prétendant qu'elle est de Sèvres, ou un vase sans estampille en le faisant passer pour un Galle...

Eh bien, ce matin d'été 1980 n'est pas le matin prévisible auquel Martial, Alex, Viviane ou José s'attendaient. Il est même tout à fait insolite, bizarre, déroutant. Au point que chacun d'entre eux a le sentiment que quelque chose, dans le monde, est en train de changer, que la planète emprunte une autre course, que le temps a corrigé son vol. Peut-être tout cela est-il lié à

l'installation, sur le territoire qu'occupait jadis le regretté Freddy, d'un grand escogriffe au crâne rasé qui est venu y étaler ses bouquins sur une couverture rouge. Il n'est pas de la même trempe que les autres marchands de la place, ce nouveau venu. Cela se voit du premier coup d'œil. L'étranger a, effectivement, une espèce de seconde vue, cette approche particulière des choses qui a nom poésie...

Le nouveau roman de Jean-Baptiste Baronian, *Place du Jeu de balle*, a pour théâtre le marché aux puces de Bruxelles, ses personnages sont recrutés parmi ces commerçants d'un autre temps qui font du neuf avec du vieux ou de l'antique avec de l'ancien, ce petit monde pour lequel rien, jamais, ne se perd, où l'ordinaire fait l'objet d'un culte et le banal celui d'éloges débridés. Jean-Baptiste Baronian connaît bien cet univers, il le fréquente depuis toujours. C'est là que cet infatigable chercheur a fait quelques-unes de ses découvertes mémorables. Si, dans les collections qu'il a été appelé à diriger, figurent parfois des titres que l'on croyait enfouis à tout jamais dans l'oubli, c'est, peut-être, qu'il a pu mettre la main dessus en s'accroupissant devant l'un de ces bouquinistes qui ont les pavés de la place du Jeu de balle pour tout rayon de librairie. C'est cette familiarité avec le cadre de son récit qui lui confère un charme qui ne trompe pas. On ne parle avec tant de tendresse que de ce que l'on a appris à connaître avec le cœur battant du collectionneur toujours en attente de la trouvaille de sa vie.

*Place du Jeu de balle* est construit avec autant de goût pour la structure romanesque concertée que ses autres romans. Sur le plan strictement formel, il n'est pas moins subtil que *Le Diable Vauvert*, par exemple, qui n'était finalement rien d'autre qu'une pirouette poussée jusqu'au bout. Ici, il s'ingénie à circonscrire toute son action dans un périmètre qui ne dépasse ni le Palais de

justice ni la Tour du Midi, et dans un laps de temps qui tient en moins de douze heures. D'autre part, il se plaît à morceler son roman en petits tableaux, précédés chacun d'un titre, comme autant de « cadres » sur l'étal d'un vendeur d'estampes. De sorte que la disposition narrative du livre correspond admirablement à son thème.

Mais l'essentiel n'est pas là. Déjà, dans *Scènes de la ville obscure*, Baronian avait voulu faire de Bruxelles une cité de légende, où les mythes se croisaient dans une espèce de cauchemar éveillé. Dans *Place du Jeu de balle*, la fascination de Bruxelles s'exerce de manière aussi évidente, sauf que l'auteur aborde sa ville de prédilection sous l'angle exactement inverse. Ici, c'est de la fidélité scrupuleuse au réel que naît l'étrangeté, un peu comme dans ces films français de l'entre-deux-guerres, où les détails vrais étaient les supports de la rêverie, et le banal source de fantastique.

Jean-Baptiste Baronian nous donne là sans conteste son meilleur livre, le plus émouvant et le plus maîtrisé, où l'esprit ludique de l'auteur d'*Autour de France* et du *Grand Chalababa* est complété par une passion, celle des objets inanimés doués d'une âme et de ceux qui s'y vouent. Son ouvrage acquiert la séduction de ces beaux meubles marquetés, qui conservent la trace de l'amoureux artisanat qui les a conçus. *Place du Jeu de balle* ravira ceux dont le cœur bat à l'unisson de celui de Bruxelles.

(1980)

### ***Les Papillons noirs***

Baronian est un Bruxellois pur beurre. Lorsqu'il était encore mal

porté chez nos écrivains de choisir la capitale pour décor romanesque, il publiait, dès les années 1970, des romans au réalisme subverti qui hissaient Bruxelles parmi les cités bonnes conductrices de fiction. *Scènes de la ville obscure*, *Place du Jeu de balle*, plus tard *La Nuit*, *aller-retour* ou *L'Apocalypse blanche* jalonnent ainsi une exploration poétique de la ville, au fil de récits nostalgiques, policiers, fantastiques, fruits des réminiscences d'un piéton de Bruxelles sensible aux mystères d'un univers urbain que peu d'auteurs ont quadrillé autant que lui.

Avec *Les Papillons noirs*, il nous donne une sorte de concentré de sa hantise. En resserrant l'action, le cadre, le temps de son espace mental de prédilection. Deux anciens amants se retrouvent au centre de la ville. Ils y entament une pérégrination cafetière, qui les mène au Cirio, à la taverne du Métropole, à la Mort Subite, au Roy d'Espagne, parcours sentimental qui prend peu à peu épaisseur de légende.

S'ils changent de crémerie, comme ils aiment à le dire, c'est que Diane ne tient pas en place. Elle a d'ailleurs de curieuses lubies : il lui est arrivé de commander de l'encre de Chine, sous prétexte que cette consommation stimule son inspiration graphique.

Le détective qui la fréquenta naguère de très près, Stevens, est intrigué par sa requête : son mari Franck aurait disparu. Ils envisagent toutes les hypothèses, au fil d'une conversation mâtinée de souvenirs d'une passion ancienne. En fait, on découvrira que cette invitation au romanesque se fonde sur le pouvoir des mots d'ourdir les intrigues.

Diane, en la matière, est douée, Stevens particulièrement réceptif. Prêt à se rendre utile (n'habite-t-il pas place des Bienfaiteurs à Schaerbeek ?), il se laisse embarquer dans la

cavalcade de cette amazone qui, jadis, lui procura quelques transports mémorables.

Comme dans *La Vie continue*, Jean-Baptiste Baronian réussit à nous entraîner dans une spirale fantasmée, à nous induire dans le romanesque pur, qui ne se fonde que sur le pouvoir de neutraliser notre incrédulité. Ce sont des arabesques mentales qui épicient la banalité des jours, c'est un jeu à qui perd gagne : moins de vigilance peut-être, mais tellement plus d'inquiétante étrangeté !

(2004)

## Alain Berenboom

### *La Position du missionnaire roux*

Peut-on rire avec tout, se gausser de tout ? Oui, certainement oui. N'y a-t-il pas des zones interdites de la gaudriole, des territoires protégés de la farce ? Non, résolument non. Les amuseurs qui s'arrêtent en chemin ne sont pas dignes du titre, les comiques sous surveillance, gênés aux entournures, ne savent pas que le rire, comme l'étonnement, est un stade de la connaissance, qu'il permet de libérer le regard, de débrider l'esprit et d'aller plus loin. Il n'y avait pas plus mauvais coucheur que Swift, plus féroce déboutonneur d'idées reçues que Flaubert, cet humoriste trop ignoré. C'est ce dont Alain Berenboom s'est souvenu en écrivant ce roman dévastateur qu'est *La Position du missionnaire roux*, dont le titre, déjà, sem ble emprunté à Marcel Mariën. Et d'ailleurs, la couverture de l'ouvrage est piquée à Magritte, ce qui est un début d'aveu.

Alain Berenboom est un homme très sérieux. Sa bibliographie jusqu'à ce jour l'atteste, puisqu'on lui doit, outre une kyrielle d'articles juridiques de haut vol, un ouvrage sur le droit d'auteur qui fait, selon l'expression consacrée, autorité. Il enseigne à l'université, est consulté pour son savoir et ses compétences, sa

capacité de démêler les imbroglios les plus serrés. Rien de surprenant, tout compte fait, à ce qu'il se lance aujourd'hui dans la comédie. Qu'est-ce qu'un procès inextricable, sinon un quiproquo digne de Labiche ? Qu'est-ce qu'un dossier à traiter, sinon un méli-mélo d'intrigues comme Feydeau aimait à les ourdir ?

Berenboom a d'autres maîtres que ces champions du vaudeville. Lui qui est l'avocat de bon nombre de nos cinéastes cherche plutôt ses références dans les salles obscures. Et l'on sent à chaque page de son roman un goût immodéré pour la comédie italienne des grandes années, celle qui fustigeait la société toutes classes confondues, et une influence marquante : celle de Woody Allen, l'homme qui sut élever l'anti-héros au niveau d'un mythe fondateur, faire du désespoir conjugal une source de rire intarissable et montrer que rien ne vaut les idées nobles comme cibles de plaisanteries de tous les goûts.

Son héros ? Un cadre chez Nestlé, département lait en poudre – denrée très appréciée au Tiers-Monde –, affublé d'une femme au riche tempérament, d'un patron exerçant un sur-moi écrasant, d'un rival en la personne d'un pasteur fêru d'aide humanitaire, et cloué au sol d'un aéroport ghanéen par des pirates de l'air prêts à faire sauter trois cent cinquante personnes pour obtenir la libération de trois terroristes. Sur cet argument, que de considérations bêlantes sur les grandes causes d'aujourd'hui pourraient être tressées, que de sanglots de l'homme blanc versés !

Chez Berenboom, c'est tout le contraire. Pas l'ombre d'un conformisme de pensée chez ce démystificateur d'idoles intellectuelles. Une féroce, tonique, brillante liberté de penser, de dénoncer, de dérider. Une puissance de feu contre les comforts idéologiques qui laisse, en bout de parcours, hilare, content et

passablement secoué, dans tous les sens du terme. À l'aube des années 1990, Berenboom fait boum dans les jardins balisés de nos lettres. Le paysage en est tout bousculé. Mais drôlement plus désopilant.

(1990)

### ***Le Lion noir***

Faut-il toujours entendre Cassandre ? Lui prêter l'oreille et tenter de la comprendre ? Des civilisations se sont-elles éteintes, des cités effondrées parce qu'on n'a pas tenu compte de ses avertissements ? Le fait est que si ce qu'elle avance pouvait se vérifier, on n'aurait pas affaire à des prédictions, qui par définition ne paraissent évidentes qu'à elle et ne pourront être démontrées aux sceptiques que lorsque les faits les auront attestées, c'est-à-dire lorsqu'il sera trop tard. Le tout est d'être sûr d'avoir affaire à une (ou à un) cassandre, et pas seulement à un prometteur de mauvais jours.

Mais là encore, rien n'est joué avant que les événements n'aient confirmé leurs dires. C'est dans cet embarras, il faut bien l'avouer, que plonge le nouveau roman d'Alain Berenboom. Son livre le plus sombre, et le plus inquiétant à la fois, celui où son légendaire humour semble avoir baissé les armes face à une réalité qui, littéralement, le sidère.

Berenboom, c'est notre Evelyn Waugh. Avec la même verve, la même ironie, la même imagination, la même fantaisie, il a, dans les quatre romans qu'il nous a donnés jusqu'ici, su passer au crible d'une lucidité qui trouvait son ivresse dans son propre exercice quelques phénomènes contemporains que nul n'avait su fustiger avec autant de brio jusqu'ici.

Avec *Le Lion noir*, on a le sentiment que l'envie de rire lui est passée. L'enjeu du roman était trop grave, trop vital, trop urgent à ses yeux. Il nous parle d'une horreur qui est à nos portes, il faut dire : la montée de l'extrême droite à Anvers, cette tumeur maligne à laquelle la ville, la communauté à laquelle elle appartient, le pays dont elle est la métropole sont confrontés. Ce n'est pas, de fait, une mince entreprise. Peu d'écrivains flamands s'y sont attelés, et seul le plus grand d'entre eux, Hugo Claus, est vraiment parvenu à dénoncer les soubassements idéologiques (dans *L'Étonnement*), les racines populaires (dans *Le Chagrin des Belges*) et les durables effets (dans *Le Passé décomposé*, à paraître sous peu en français) de cette peste politique en Flandre.

C'est à la même hydre qu'Alain Berenboom a le courage intellectuel de s'attaquer. En usant d'un procédé qui lui permet d'excuser les à-peu-près et les outrances : il se choisit une protagoniste française, une consultante en audiovisuel de passage à Anvers et en pleine déroute conjugale qui, le temps de son bref séjour, y est plongée dans une violence digne d'un Chicago du temps de la prohibition. L'homme qui l'invite à dîner est abattu dans le restaurant où ils viennent d'entamer une conversation qui l'a fait tomber amoureuse de lui. Un ami prêt à lui prêter main-forte est tabassé sous ses yeux dans un parking. Le loft où elle a l'occasion de converser avec un homme politique qui a troqué la mouvance sociale-chrétienne pour le Vlaams Blok est incendié. Tout cela en quatre jours dont il serait improbable qu'elle se remette.

On dira que tout ce qui est excessif est insignifiant. C'est dans cette liberté créatrice que l'on retrouve, au contraire, l'esthétique de Berenboom, qui croit aux vertus révélatrices et salutaires de la caricature. Il n'a pas écrit un roman-reportage, même si le livre fourmille de notations précises et bien observées. L'auteur a

beaucoup flâné dans la ville, et il en a perçu les tensions et les contradictions. Ce faisant, il rejoint ces écrivains francophones belges qui, déjà, de Eekhoud à Lambersy, en passant par Sternberg, Vaes ou Gillès et quelques autres, ont tenté de percer les secrets de cette « ville à voiles », comme l'appelait Willems, qui reste fermée sur ses mystères.

Berenboom a bien senti, aussi, que l'on ne pouvait sonder cette nouvelle Carthage en demeurant dans les limites du vraisemblable. Le grand admirateur de bande dessinée qu'il est s'est permis une incursion du côté de Willy Vandersteen : chez lui aussi, on trouve un savant fou qui propulse son héroïne, Frédérique dite Fred, dans une quatrième dimension. Et dans son *Lion noir*, les fantômes ont droit de cité : une fois morts, les personnages demeurent quelque temps dans les limbes, ils circulent encore parmi les vivants, les interpellent, leur prodiguent conseils et avertissements...

On est, très symptomatiquement, dans le registre du roman visionnaire qui, comme ces âmes mortes, nage entre deux eaux, laisse se profiler des horreurs, mais ne se prononce pas quant à leur présence réelle. C'est un livre du pressentiment, de la peur prophétique que ce *Lion noir*, un produit typique des années, noires elles aussi, que la Belgique a vécues. De deux choses l'une : ou Berenboom dit vrai et le pire nous attend encore ; ou il affabule, et il aura écrit le roman d'une traversée de l'enfer. Aux pessimistes et aux optimistes de se démarquer... et aux urnes de se prononcer.

(2000)

### ***Périls en ce royaume***

Lorsque Stanislas-André Steeman, qui aurait eu cent ans cette

année, nous dit que *L'Assassin habite au 21*, il pense à la maison qu'il occupe au 21 du Val de la Cambre, où il habite à l'époque, mais situe néanmoins son roman à Londres, parce que Bruxelles ne lui paraît pas le cadre adéquat pour un roman policier. En revanche, Alain Berenboom n'hésite pas, trois quarts de siècle plus tard, à explorer Bruxelles en tous sens dans son magistral polar qu'est *Périls en ce royaume*. Un roman qui réussit à être à la fois une palpitante enquête, une comédie désopilante, une réflexion politique, une interrogation sur la Belgique et un voyage dans le temps puisqu'il nous transporte en 1947, année cruciale s'il en est puisqu'elle brasse les retombées de l'Occupation, les prémices de la guerre froide et les premiers vagissements de l'auteur, né en ce même millésime.

C'est l'époque où l'on peut encore sauter sur les plateformes des trams, où l'on vend les journaux à la criée, où l'on a gardé, vu la disette, les réflexes d'économie des années noires, où se parle un langage fleuri où les « mankepuuts » et les « snotneus » ont encore droit de cité. Ce climat, Berenboom nous l'exhume avec humour et tendresse, pour y situer un récit à la fois drolatique et tragique, pittoresque et ambigu.

Car sa description du cadre historique n'a rien de superficiel. Il nous montre que la Belgique n'était pas seulement en proie aux affrontements de la Question royale, mais aussi le théâtre des luttes entre factions communistes diverses, opposant notamment les staliniens et les trotskystes. L'habileté avec laquelle il intègre ces données dans son roman sans l'alourdir pour autant est assez soufflante.

L'histoire doit l'essentiel de son charme à ses attachants personnages. Michel van Loo, amateur de gueuzegrenadine qu'on avait déjà rencontré dans *Le Pique-nique des Hollandaises*, a démissionné comme fonctionnaire, et se recycle en détective

privé domicilié place des Bien-faiteurs à Schaerbeek. Son officine est au-dessus du salon de coiffure de Federico qui a le double mérite d'avoir un accent délicieux et une shampooineuse adorable et futée.

Comme elle a un faible pour Michel, elle compense fréquemment son manque chronique de sagacité. Hubert, le pharmacien juif de la place, éclaire lui aussi régulièrement sa lanterne, assisté par son nouveau-né aux agitations toujours significatives. A-t-on jamais vu autoportrait d'un auteur à un âge aussi précoce ?

L'affaire que Van Loo va devoir démêler est des plus complexes, et se complique à l'envi au fil de la lecture. Tous les grands débats de l'après-guerre (collaboration économique, opposition entre léopoldistes et républicains, règlements de comptes au sein de la gauche) sont intégrés dans cette enquête dont les protagonistes sont à multiples faces, se transformant à vue dans un théâtre d'ombres dignes des plus grands maîtres du genre.

Berenboom a lu et relu Chandler, Hammett et les autres et se hisse à leur niveau par sa connaissance lucide et informée de la société qu'il sonde, et son merveilleux humour, nourri d'une savoureuse philosophie de la vie.

*(2008)*

## Véronique Bergen

### *Aquarelles*

Véronique Bergen joue sur plusieurs claviers. Elle est philosophe, ce dont sa monumentale *Ontologie de Gilles Deleuze* témoigne. Elle est poète, deux beaux recueils parus à l'Ambedui en sont l'illustration. Ces deux voies qu'elle emprunte avec virtuosité et rigueur convergent, depuis *Rhapsodies pour l'ange bleu*, son roman initial paru il y a deux ans, dans un art très personnel de conter. Elle brasse les idées autant qu'elle jongle avec le langage, sans se garder pour autant d'un plaisir évident de nous guider dans les fables qui la hantent, et qui sont avant tout d'ébouriffantes histoires d'amour.

Il y faut non seulement du savoir-faire, mais une fraîcheur, une candeur, dont son vaste savoir et son aventureuse intelligence ne l'éloignent nullement. Dans *Aquarelles*, titre trompeur parce qu'à multiples fonds, elle nous fait partager la déréliction d'un amant privé de l'objet de son désir. Ce manque le relègue dans un désert, où il erre tel un Bédouin. Tout lui rappelle celle qui lui demeure insaisissable comme l'horizon qui se dérobe sans cesse à qui croit s'en approcher.

Avec un luxe stylistique inouï, qui réclame qu'on s'y

apprivoise et puis crée l'accoutumance, l'auteur parvient à rénover un thème vieux comme le monde. Parce qu'elle s'y investit pleinement, le réinventant par les fibres de sa sensibilité exacerbée : « J'appartiens à l'instant qui passe en provoquant des tourbillons de l'âme, à tout ce qui éclôt, à ce qui butine dans une lumière d'été, aux signaux que les corps émettent pour traduire leur fièvre. »

Baroquisme, ironie, signification profonde, Bergen se joue de tous ces ingrédients pour distiller une prose insolemment personnelle, qui se gagne peu à peu des inconditionnels, sûrs qu'une œuvre de première valeur s'élabore là. *Aquarelles*, gageons-le, est une étape dans un parcours qui nous mènera très loin.

(2005)

### ***Rhapsodies pour l'ange bleu***

Sonnez clairs : une romancière nous est née. Elle fait son entrée avec un show verbal, tout en strass et en stress, un grand chant d'amour qu'elle entonne comme une danseuse dépoitraillée et sertie de plumes descend le grand escalier du Lido. Elle a des capacités littéraires si amples qu'elle nous gave de mots, d'idées, de raisonnements, d'envolées, d'intelligence et de cette naïveté propre aux vrais surdoués. Véronique Bergen est l'une des plus lucides de nos essayistes, une poétesse à l'ampleur verbale exceptionnelle. La voilà muée en romancière parce qu'elle nous parle d'amour, démontrant à sa manière l'équation amour = roman que Camille Laurens vient de nous exposer par ailleurs. Il s'agit une fois encore d'une histoire de séparation, note dominante décidément de cette saison littéraire, qui débuta,

souvenons-nous, sous le signe très nippon du *Faire l'amour* de Jean-Philippe Toussaint.

Ici, il s'agit d'amour saphique. En scène, trois protagonistes : la femme, l'ange et Michèle. L'ange semble avoir arraché Michèle à la femme. La femme va célébrer l'ange. La stratégie amoureuse est dans ce déplacement de focale dont nous ne savons rien d'autre que ce qu'en sait, pense et rêve la femme. Tout nous est conté par ce prisme unique, d'une amoureuse extraordinairement éloquente qui ne prête foi qu'à ce qu'elle ressent, et s'abandonne sans réserve « à une esthétique de l'excès qui légitime toutes les fantaisies ».

Bergen a tous les moyens de sa politique. Exégète de Genet, analyste de la pensée de Deleuze à qui elle consacra une monumentale étude (*L'ontologie de Gilles Deleuze* parue à l'Harmattan), elle est la première à décrypter la transe passionnelle à laquelle son personnage s'abandonne. Mais cette part de lucidité n'est pas l'essentiel, elle sert seulement de filet au roman : elle nous indique que ces trapézites de haut vol ne se rompent pas le cou.

Importe plutôt que nous vient, proche en cela de Jean-Louis Lippert, une romancière chez qui le lyrisme et le sens critique vont de pair avec la verve narrative. *Rhapsodies pour l'ange bleu* contient par exemple quelques pages sur les manifestations antimondialistes de Gênes qui sont parmi les plus pénétrantes que ces événements déterminants aient inspirées. Bergen bourre son livre jusqu'à la gueule d'intuitions fulgurantes, de formules visionnaires, elle ignore toute économie textuelle, elle est dans le débordement et la dépense, elle fait fi de la rationalité dans la mesure même où elle en a fait le tour et en connaît les leurres. Si rationaliser, c'est nier l'élan, la pulsion, le don, elle est délibérément sur l'autre rive. Et cela nous donne un livre qui se

lit mot à mot, qui s'égrène comme un collier mirifique, vaste variation sur les mots de Marlène, « de la tête aux pieds destinée à l'amour »...

(2003)

### ***Fleuve de cendres***

Un livre brûlant comme la glace. Véronique Bergen est une romancière, c'est entendu, trois romans en témoignent, dont *Kaspar Hauser ou la phrase préférée du vent*, qui fit sensation il y a deux ans. Elle est aussi poète, depuis bien plus longtemps, et avec une fougue et une virtuosité somptueuses. Elle est, avant tout peut-être, philosophe, ses travaux sur Gilles Deleuze notamment en témoignent. Il est utile de s'en souvenir pour aborder *Fleuve de cendres*, un livre d'un lyrisme torrentiel, et débordant d'idées. Avertissement : cela ne se boit pas comme du petit-lait, n'a donc rien à voir avec le tout-venant pseudoprovocateur et largement consensuel qui fait l'ordinaire d'une rentrée. On s'exclamera : prise de tête ! Qu'y a-t-il de déplacé à opter pour l'intelligence alors que l'ordinaire de la production se focalise plutôt sous la ceinture ?

On a scrupule à réorganiser, ne fût-ce que pour en donner la teneur, un livre aussi étrangement agencé. Deux voix y dominent. Celle d'une narratrice, qui se nomme probablement Ilse, qui est subjuguée par une autre femme, Chloé, appelée aussi Sarah, situation que l'on a déjà observée dans les romans précédents de Bergen, *Aquarelles* notamment. Ilse va chercher au bord de la mer une sérénité que Chloé, insaisissable, lui refuse. Elle est corps et âme happée par la catastrophe centrale du XX<sup>e</sup> siècle, qu'elle étudie sous toutes ses facettes. « Quel lecteur aurait

l'agilité de la suivre, demande Ilse, dans cette infinie dissection et interprétation des faits ? »

Et l'on en apprend des choses, parfois simplement énumérées dans leur impitoyable sécheresse. Ainsi, par exemple, que le grand constructeur automobile Ford « inondait l'Allemagne nazie de ses voitures », ou que Prescott Bush, le grand-père de Georges W., dirigeait l'Union Bank Corporation, l'un de ces grands groupes américains qui « tiraient des bénéfices colossaux de leurs commerces avec Hitler ». En alternant les envolées lyriques, les hypothèses philosophiques les plus hardies et l'exposé clinique de faits scrupuleusement répertoriés, Véronique Bergen nous entraîne effectivement sur son *Fleuve de cendres*, roman aussi risqué et libre qu'une traversée au grand large, périlleuse et passionnée. Elle se moque des formats et des mesures, ne s'aligne pas sur les consignes commerciales, mais propulse son livre dans cette zone où ne gravitent que les authentiques aventures de l'esprit.

(2008)

## Jean Claude Bologne

### *La Faute des femmes*

C'est un livre curieux que *La Faute des femmes*. Il est le fait d'un jeune écrivain à la curiosité insatiable, et il est bizarre en soi, sous une apparence de sagesse stylistique impavide et de grande rigueur dans la structure romanesque. Il est le fruit de la réflexion et de l'imagination d'un fou de littérature, au sens le plus noble du terme, et qui l'a prouvé dès son plus jeune âge par une passion authentique pour l'écriture, la sienne et celle des autres, et une irréfragable interrogation du réel, à commencer par ce sexe que l'on dit *autre*, et qui incarne, en effet, pour l'homme, l'altérité à la fois la plus proche et la plus vertigineuse.

On ne fait pas d'emblée le tour de ce roman, dont la transparence est trompeuse, parce qu'elle masque paradoxalement une sorte de hantise, une manière d'ancrage fantasmatique. Qu'est-ce qu'une femme ? Non pas seulement aujourd'hui, mais à travers les âges ? Quel est cet être qui semble, des témoignages abondent en ce sens à travers l'histoire, se définir davantage par ce qu'elle offre d'ellemême, par le sacrifice qu'elle consent ou auquel elle est forcée, que par son identité propre ? Bologne part d'une certaine Véronique, dont le secret est

inclus dans le prénom, renvoyant à celle qui a tendu le voile au Christ, qui a recueilli de lui la *vraie image*. Et puis, par de subtils et ludiques emboîtements, il associe, à travers le temps, plusieurs figures féminines, moins exemplatives qu'emblématiques, qui rassemblent, dans un insolite voisinage, Édith Piaf dans son dernier amour pour Théo Sarapo, Julia Daudet, tout entière immergée dans la réussite d'Alphonse, la religieuse portugaise et une conventuelle flamande dont le mysticisme confine à la névrose.

Comme dans quelques grands livres qui comptent, la clé de cet ouvrage est dans son titre. En intitulant son roman *La Faute des femmes*, l'auteur, très sagacement, souligne l'ambiguïté de son propos, car on ne perçoit pas au fil des pages le jugement que lui inspire ce qu'il faut bien appeler l'aliénation féminine. Remarquable est, en revanche, sa faculté de vivre cette condition de l'intérieur et d'empêcher la dérive théoricienne qui aurait pu le guetter. D'évidence, Bologna a subtilement négocié son virage vers la fiction : il trouve, comme en se jouant, une respiration qui lui est propre, où le savoir est pris dans la pâte d'une fabulation qui elle-même se moque des impératifs du récit traditionnel. C'est astucieux, jouette, cela bouscule à certains moments, agace à d'autres, mais le fait est que l'on est tenu en haleine, et avec un argument pareil, ce n'est pas rien !

Avec un sens évident de la couleur historique, l'auteur nous transporte dans les milieux littéraires parisiens du siècle passé, au moment où Daudet, affligé par l'échec de *Tartarin*, cherche à reconquérir le succès en marchant, fort du soutien de sa femme, sur les travées de Zola. Il nous fait croire à la réalité de la religieuse portugaise, cette amoureuse éperdue dont rien ne prouve qu'elle ne soit pas l'invention d'un *nègre*. Enfin, avec des subtilités langagières latino-néerlandaises qui valent leur pesant

de plurilinguisme, il nous plonge dans le dénuement d'une nonne flamande dans les riches heures de la *nouvelle dévotion*.

Un livre multiple, encyclopédique sans prétention, qui tourne autour d'une question essentielle et à jamais, sans doute, opaque. Cette *Faute des femmes* sait marier l'intelligence, la fantaisie et la provocation. Ces noces-là méritaient bien une place au palmarès du Rossel !

(1989)

### ***Le Frère à la bague***

Quelle joie de voir un écrivain de talent donner son meilleur livre. Jean Claude Bologne n'est pas un débutant, loin s'en faut : il a publié plus d'ouvrages qu'il ne s'est passé d'années depuis ses retentissants débuts, en 1986, où il a donné une *Histoire de la pudeur* qui fait, par l'originalité de son thème et la qualité de son érudition, immédiatement grand bruit. Et, il y a dix ans, il débutait dans le roman avec *La Faute des femmes*, qui lui vaut d'entrée de jeu le prix Rossel. Depuis, son entreprise littéraire alterne les fictions et les essais, qui depuis peu s'aventurent dans le champ de la métaphysique pure, comme dans ce surprenant traité témoignant d'un cheminement très personnel qu'est le *Mysticisme athée*.

Jusqu'à présent, ces deux voies – l'une s'imposant les rigueurs de la documentation, l'autre s'efforçant de s'en émanciper – n'avaient pas encore trouvé l'occasion de s'étayer vraiment. Faute, peut-être, d'un sujet qui force les deux courants à se mêler et à donner un puissant fleuve romanesque. La voici, cette synthèse, et elle est si réussie qu'elle donne un de ces romans comme on n'en trouve guère plus en langue française. Il y a

longtemps que l'on avait fait son deuil de lire dans notre langue un de ces livres solides et enthousiasmants composés avec savoir et saveur, qui rivaliseraient avec ce que le roman étranger donne de meilleur. Ce livre-là, *Le Frère à la bague*, un écrivain liégeois vivant à Paris nous le donne, et cela mérite un grand coup de chapeau !

Le sujet que Bologne s'est choisi est son premier atout : il nous parle d'un inconnu célèbre. Il porte un nom illustre, même si son principal détenteur l'a renié, puisqu'il se nomme Arouet, comme Voltaire son cadet. Lui, c'est Armand Arouet, qui n'a pas dévié de la ligne paternelle, bourgeoise, conforme et sédentaire. Son frère honni, François-Marie, n'a passé qu'une petite part de sa vie à Paris, tant il préfère mettre force lieues entre la Bastille, dont il a expérimenté les désagréments fort tôt, et lui. Armand, pour sa part, héritera des charges de trésorier de la Chambre des comptes de son père, vivra sa vie durant dans le Palais de la Cité, hanté par un amour interdit pour la fille d'un libraire et par le mystère de ses origines.

Voltaire avait le même problème, mais le résolut fort tôt, en formulant clairement ses griefs à l'égard d'une mère aux mœurs légères, d'un père qui la conduisit à la mort qui l'emporta d'ailleurs peu après sa naissance. « Au fond, dit-il à son frère, nous nous haïssons pour les mêmes raisons, toi et moi. Tu détestes en moi celui pour qui est morte notre mère, j'exècre en toi l'image de celui qui l'a tuée. Alors, son argent, sa maison, sa charge, tu te les gardes, vilain petit Arouet, ils n'alourdiront pas Voltaire. » L'écrivain se défoule par le langage, se libère de ses drames personnels par la puissance de l'esprit. Ce que ne peut se permettre le comptable, avant tout de ses fautes et de celles de son ascendance, qu'est Armand Arouet.

Et son destin sera une descente en spirale dans les enfers. Il est